

HEROIQUE RESIGNATION.

Depuis sa petite enfance, Marthe Noisiel entendait parler de l'oncle Narcisse, à qui elle adressait, chaque fin de décembre, par du beau papier dentelé et bleu, une épître de souhaits, chaleureuse et de protestations reconnaissantes.

Sans qu'elle sût jamais vu, il représentait pour elle le bienfaiteur par excellence, le mandataire indispensablement généreux d'une mystérieuse Providence, ou peut être même devanait-il dans sa pensée confiante cette Providence ou personne.

C'est que ce rôle béni de Providence, l'oncle Narcisse l'avait joué bien souvent pour les habitants de l'habitation logée de la rue Clairaut, aux Batignolles, que la sœur mineure s'était hâtée trop fréquemment de l'intervention secourable de ce vieux garçon cossu, rive par ses goûts de solitude — sa par une volonté secrète — à son antique habitation tourangelle.

Quand le travail "allait pas", que la morte saison avec son cortège de soucis s'abattait sur cette famille de trois femmes, — dont une seule, la mère de Marthe, très-habile modiste en chambre, gagnait ordinairement de quoi assurer la subsistance quotidienne, — l'oncle Narcisse se faisait brutalement et murrant :

— Il faudra écrire à Narcisse, ma pauvre Rose !...
A ces mots, l'ouvrière pâlissait un peu. Elle regardait alternativement sa mère indigne, étonnée dans un fauteuil par de vagues rhumatismes, et sa fille, sa Marthe, si laborieuse et si fine qui, travaillant sur une table, s'adonnait à devenir l'industrielle qu'elle voulait être. Puis, un soupir lui échappait, tandis que se détournait ses yeux rougis d'avoir travaillé et trop pleuré.

— Surtout ! faisait-elle ; c'est un si bon ami !...
Et une lettre partait, une petite lettre bien timide, qui se demandait rien, certes, mais éloquentes de tout ce qu'elle ne disait pas, laissant entrevoir combien la vie est dure aux isolées et combien est affreuse l'épouvante du lendemain !...

Et deux ou trois jours après arrivait la réponse.
Invariablement, l'oncle Narcisse envoyait un mandat-poste, ou même un souché papier bleu, qu'il accompagnait de quelques lignes affectueusement bourruces, telles que celles-ci :

"Mes chères cousines,
"Faites-moi le grand plaisir d'utiliser au mieux de vos besoins ou de votre agrément la petite somme ci-jointe, dont l'emploi m'embarasse, car, vous savez, on vit de rien à la campagne, et vous pensez bien qu'un vieux oncle comme moi ne se ruine pas en toilette.
"Faites d'en trouver un meilleur usage, vous pourrez acheter quelques chiffons à la petite.
"Excusez-moi de ne pas vous en dire plus long ; je ne suis pas fort pour mettre la main à la plume.
"Toujours à votre service.
"Votre dévoué,
"NARCISSE MANOUVIN".

A cette lecture, la grand-mère souriait, attendrie.
— Ah ! le brave cœur !... Comment se-ta pas, Rose... Elle n'aurait pas ; les paupières de sa fille se gonflaient de larmes, et abandonnant l'ouvrage d'un geste de détresse, la modiste bégayait :

— Maman, maman, par pitié !... Son regard humide désignait l'écolière qui avait levé la tête au-dessus de la table de travail et écoutait, surprise ; alors, l'aïeule se taisait murrant :

— Hélas ! si on pouvait prévoir !...
Ces scènes, insignifiantes en apparence, mais dérivées de signification profonde, Marthe les avait toutes présentes au cœur et à la mémoire, et c'était une vénération pour l'oncle Narcisse qui s'infiltrait en elle à mesure qu'elle grandissait, qu'elle comprenait toutes choses avec une sensible pénétration féminine de jour en jour plus affinée.

Elle chérissait le vieux oisivetaire à la générosité si grande et si simple pour toutes les souffrances qu'il lui avait évitées, pour toutes les humbles joies qu'il dispensait à sa jeunesse asséchée.

C'était à l'oncle Narcisse, en effet, qu'elle devait de connaître les innocents plaisirs qui sont les infinis bonheurs d'enfants, les menus cadeaux de Noël et du Jour de l'An, la surprise de l'œuf de Pâques, la gaie plantation de "poisons d'Avril". Toujours il avait été l'investigateur de son doux rire de petite fille, le vrai rayon de soleil de ses

jours grises. Sans lui, sans l'ingéniosité de ses pensées profondément délicates et tendres sous une forme fruste, eût été son seul soutien la pauvreté, mais la tristesse pesante de toutes les privations, de cette privation morale et intolérable à porter pour certaines âmes qu'est le manque d'un bien modeste support.

Aussi Marthe, devenue fillette, souriait-elle un rêve, ardent par dessus tous les autres ; c'était de connaître enfin l'oncle Narcisse, de lui dire sa gratitude, de lui donner son cœur dans un baiser !

Parfois, lorsque la liberté de vieux cousins les avait tirés d'une peine plus cuisante, leur avait, par exemple, épargné les poursuites d'un fournisseur ou, mieux encore, le souci de termes, — les termes d'hiver, si lourds aux pauvres budgets, — Marthe s'achardissait à demander :

— Pourquoi n'allons-nous pas le voir, l'oncle Narcisse, dit, maman ! Ce serait tellement bon de jouer un peu de la campagne, de se promener dans cette belle Touraine que mes livres appellent le "Jardin de la France" ! Nous irons l'année prochaine, n'est-ce pas, petite mère ?

Mais la mère détournait la tête et ne répondait pas.

Le temps passait ; Marthe, qui venait d'avoir dix-sept ans et avait subi depuis quelques mois l'examen du brevet élémentaire, n'avait pas encore vu l'oncle Narcisse, et elle gardait au fond de l'âme ce vœu secret, toujours insatisfait, avec la frayeur confiante qu'il ne se réalisât jamais.

Il se réalisait, cependant, comme se réalisent nos pauvres espérances humaines ; au moment où la jeune fille s'attendait le moins et sous une forme de douleur.

Ce fut, en effet, le malheur qui amena l'oncle Narcisse dans le logis de la rue Clairaut.

Atteinte par une des maladies infectieuses qui ont sévi ces derniers hivers, l'aïeule avec sa constitution affaiblie de longue date ne put résister et succomba, bientôt suivie de sa fille, qui avait gagné en la soignant le germe contagieux.

Un chevet de sa mère agonisante, la pensée affolée de Marthe se tourna naturellement vers celui qu'elle était habituée à considérer comme son unique secours : d'une main que le désespoir faisait trembler, elle traça les lignes concises d'un télégramme :

"Mère mourante ; vais rester seule au monde".
La réponse fut transmise deux heures après, — très-courte :

"J'arrive".
L'aube livide blanchissait à peine les vitres de la chambre mortuaire, quand parut l'oncle Narcisse.

La porte du logement n'était pas fermée ; la clef demeurait dans la serrure pour faciliter les charitables allées et venues des voisins autour de l'orpheline.

Celle-ci, agenouillée au pied du lit fané, ne voyait ni n'entendait rien, perdue dans la déchirante contemplation de la créature adorée qui allait disparaître à jamais.

Pourtant, un secret instinct, ce mystérieux avertissement d'une présence étrangère, lui fit tourner la tête, et elle vit un homme aux cheveux gris, vêtu d'un ample manteau, qui, arrêté près de la porte, regardait, tout pâle.

Elle se dressa en s'étonnant un grand cri. Elle le reconnaissait avec son cœur. C'était lui, l'oncle Narcisse, son seul ami désolé, mais sur la terre ! D'un mouvement plus prompt que la pensée, elle fut auprès de lui. Il ouvrit les bras ; elle s'y jeta avec une gratitude infinie, la sensation savante et douce de retrouver à cette heure cruelle le père auquel n'avait point connu. Puis, tout bas, elle dit :

— Venez "là" voir !... Elle avait pris l'oncle Narcisse par la main et le conduisit devant le lit où reposait, forme rigide et glacée, celle qui avait été une femme à l'âme frémissante ; il courba la tête, et deux larmes lentes roulaient sur sa figure pâle, aux joues subitement creusées.

Au deuil et la tristesse succédèrent les beaux jours.

Dans la grande maison de l'oncle Narcisse, qu'entourait un immense enclos au bas duquel la Loire déployait sa courbe majestueuse, Marthe renouait à la douceur de vivre, de se sentir aimée, d'espérer de tout ce qui, en dépit des plus foudroyantes catastrophes, fait de la jeunesse une époque enchantée.

Et, maintenant, elle se détendait dans la quiétude de l'aisie olément, le cœur rempli de reconnaissance et de tendresse, et n'eût été la blessure saignée qui demeurait à son cœur filial, elle aurait pu se persuader que le passé n'était qu'un de ces mauvais songes qu'on oublie en un agréable réveil.

Dès les premières heures tibides qu'accorda le printemps, l'oncle Narcisse promena la jeune fille, — sa chère petite adoptée, comme il disait avec une intraduisible bonhomie affectueuse, — par les horizons grandioses de la campagne tourangelle ; il lui montrait ses terres, qui étaient vastes, déclarant de son même ton bourru et tendre :

— Tout cela est à toi, petite !
Puis, enveloppant d'un grand geste circulaire les habitations groupées à travers la plaine de royal velours vert, il ajoutait :

— Et tous ces toits que tu vois abrèvent des amis, de bonnes gens qui t'aiment parce que je t'aime !...
— Et cette maison-ci, oncle Narcisse ? demanda Marthe un jour ; est-elle inhabitée, ou bien ne connaissez-vous pas les personnes qui y résident ?...
Elle désignait une ferme d'aspect importante, apparence, qui se dressait au bord du fleuve, à demi-dissimulée par un bouquet de saules.

A différentes reprises, en effet, Marthe avait cru remarquer, quand elle sortait avec l'oncle Narcisse, que celui-ci faisait un détour pour éviter de passer devant cette maison, dont il ne parlait jamais, pas plus que des gens qui y demeurait, et elle questionnait à ce sujet, sans intérêt bien défini, en une petite curiosité féminine qu'elle possédait inefficace.

Le visage du brave homme s'était assombri.

— Non, répondit-il, avec une dureté soudaine dans la voix, je ne connais pas les gens qui habitent là !... Je ne veux pas les connaître !... Et si tu tiens à me faire plaisir, petite, tu ne les connais jamais non plus !...
Son organe se brisa brusquement, sous l'effort de la tempête intérieure ; émue, Marthe senta sa sou du vieillard.

— Je vous obéirai en tout, oncle Narcisse, et ne tairai que ce qui vous plaira ; vos amis seront les miens, et vos ennemis de même !
Elle était sincère. Elle ne savait pas que son cœur est indépandant de notre volonté et se rit de ses promesses. Elle ne savait pas qu'il est fragile entre tous les autres, le cœur prêt à s'ouvrir à l'amour comme une fleur au soleil.

— Oh est donc Mlle Marthe ? demanda l'oncle Narcisse à la vieille Monique, sa gouvernante, qui tournait autour de lui, dans la grande salle du rez-de-chaussée où il se chauffait, confortablement installé devant un feu clair.

Elle pinça les lèvres.
— Est-ce que je sais ? fit-elle d'un ton aigre... Pourtant, je crois que Mademoiselle est allée du côté de la rivière... D'ailleurs, elle y va souvent, du côté de la rivière... M'est avis que vous feriez bien de veiller un peu à ce qu'elle se passe par là !...
Narcisse se souleva dans son fauteuil :

— Que veux-tu dire ?
La vieille haussa les épaules.
— Rien que ce que j'ai dit... C'est à vous de vous rendre compte !... Et puis, qu'est-ce qu'on y changera !... La jeunesse est la jeunesse !...
Elle sortit en grommelant sur ces énigmatiques paroles, et l'oncle Narcisse ne tenta pas de la retenir. Il connaissait l'entêtement de Monique et avait deviné de la dévouée oratrice une hostilité latente contre la jeune fille dont la venue lui enlevait une partie de son autorité dans la maison, comme aussi, croyait-elle, une bonne part de l'affection du maître du logis qu'elle avait presque élevé et si longuement servi. Mais que cette inconscience jalouse se manifestât par une sorte de délation, cela était tellement peu dans les habitudes et le caractère de la droite vieillie femme que Narcisse en concevait une vague inquiétude.

Il jeta un coup d'œil au dehors, où le vent soufflait par bourrasques, et demeura une seconde indécis, hésitant à s'aventurer dans l'atmosphère pignante et glaciale de cet après-midi de janvier.

Puis, il se leva d'un mouvement brusque, s'enveloppa de l'ample houppelande avec laquelle il était allé chercher Marthe à Paris l'année précédente, affermit sur sa tête sa vieille casquette de drap et, quittant la maison, se dirigea vers la Loire.

Il n'avait pas atteint le bas de l'enclos que la bise lui apportait un bruit de voix, — de deux voix, — celle de Marthe et une autre, un sonore organe masculin, qu'il reconnut aussitôt.

Il tressaillit.
— Ce n'est pas possible !... Elle n'est pas avec ce Jean Teulier !
Doucement, avec des précautions infinies de chasseur ou de sauvage, il avança. Bientôt, un

rideau de saules le sépara seul des causeurs. Il tendit le cou, écarta des branches, et serra les poings.

— Maudiction !... C'est bien lui !
Son cœur battait à grands coups qui lui secouaient tout le corps ; penché en avant, immobile d'attention invincible, il écouta.

— Non, monsieur Jean, non ! disait Marthe d'un accent brisé. Ce que vous me demandez-là est impossible ! Jamais je ne ferai une telle peine à l'oncle Narcisse !
— Mais, répondit la voix mâle, nous pourrions amener M. Narcisse à consentir... En y mettant le temps... J'attendrai ce qu'il faudra... Nous sommes innocents, vous et moi, des dissentiments de nos familles ; votre parent n'aurait rien de la compréhension... Il est bon nous son aspect rude ; il se laissera convaincre peu à peu et ne vaudra pas faire notre malheur à tous deux pour satisfaire une haine qui commence à se perdre dans le temps... D'abord, mon père est tout prêt à se reconnaître avec M. Narcisse... Nos terres se touchent ; ce serait un mariage très-raisonnable, en même temps que...
— Non, non ! interrompit de nouveau Marthe éperdue, vous ne connaissez pas l'oncle Narcisse ! Il est inflexible en ce qui vous concerne, vous et les vôtres ! Je n'oserai jamais lui demander pourquoi ni enfreindre sa volonté... Hélas ! le lui ai-je promis de ne pas vous voir !... Mon excuse, c'est que je ne sais pas à qui je parlais, quand nous avons causé, c'est été, les premiers fois... Oublies-moi, monsieur Jean... A présent, le devoir est de nous séparer !...
— Nous séparer ! répéta le jeune homme d'un accent d'intraduisible détresse... Vous accepteriez de ne plus nous revoir ?... Et moi qui espérerais que vous m'aimiez !...
— Si je vous aime !... Je mourrais plutôt que de vous perdre !... Mais l'année trop de chagrin de Jean lui dit tant !
Un sanglot termina la phrase, et Narcisse n'eût entendu pas davantage.

Il s'éloignait à grands pas, blême comme lorsqu'il avait contemplant Rose sur son lit de mort ; c'est que quelques chose encore, quelque chose d'inexprimable et de charmant, venait de mourir en lui.

Obéissant, il évoquait le passé, le reconstruisait au présent dans sa pensée douloureuse, et il constatait la folie de son vieux cœur.

Il se rappelait dans quelle profondeur de désespoir il avait sombré sans l'avouer à personne, vingt ans auparavant, quand la cousine Rose, recueillie avec sa mère dans la maison paternelle de Narcisse, avait tout quitté pour suivre à Paris Philippe Noisiel, un jeune des voisins Teulier, qu'elle épousa bientôt.

Dissipateur et léger, Philippe devança sans tarder le modeste avoir du ménage, puis il disparut un beau jour, abandonnant sa jeune femme avec un bébé de quelques mois, — la petite Marthe, qui se révélait aujourd'hui une tendre, une pauvre amoureuse comme sa mère.

Courageuse, Rose Noisiel apprit le métier de modiste afin de vivre et d'élever son enfant ; toutefois, elle n'y fut parvenue sans la discrète assistance de Narcisse, qui ne se désintéressait point de celle qu'il avait tant aimée ; généreux, il s'improvisait de loin son bienfaiteur, sans pouvoir se résoudre à la revoir, pas même quand on sut appria la mort misérable de Philippe dans un hôpital lointain.

Il pardonnait, mais il avait trop souffert pour oublier, et, à son insu, la haine que toute trahison engendre dans l'âme humaine s'était tournée vers les Teulier, vers la maison mandite d'où son malheur était sorti ; de petits différends de voisinage amenèrent des difficultés plus graves, que Narcisse envainement à plaisir ; inégalement, ce fut l'antagonisme presque féroce qui, souvent, dans les campagnes, arme deux familles l'une contre l'autre.

Et elle était bien toujours la maison mandite, cette maison Teulier, puisque le sort incompréhensible voulait que Marthe, maintenant, fût éprise du fils, de ce Jean qui était bien garçon, qu'on disait bon sujet, et qui osait prétendre aujourd'hui que l'oncle Narcisse ne voudrait pas mettre obstacle à son bonheur !

Est-ce que vraiment il n'en avait pas le droit, l'oncle Narcisse, d'empêcher ce bonheur qui ruinerait le sien, qui faucherait, au profit d'un autre, la petite fleur éclose en ses vieux ans !... Il ne savait pas ; il avait mal à sa conscience ; il souffrait de ce mal indéfinissable et poignant que produit un rêve qui se brise.

Car, à son âge, l'oncle Narcisse rêvait encore, — oh ! bien timidement, comme quand on ne sait pas qu'on rêve...
A voir près de lui la gracieuse oratrice, — vivante image de celle qui l'avait fait jadis, — la douce

Marthe qui l'entourait d'une si pénétrante tendresse, — à se voir lui-même si alerte et vert, et jeune sous ses cheveux gris, il avait senti frémir en lui une telle espérance.

Qui pouvait savoir si Marthe qui comprenait pas la similitude qu'il y a pour une femme à être durablement, fortement aimée de l'imprévisible et dernier amour d'un homme, si elle se concevrait pas, dans la magnifique cadre de nature qui l'entourait, que certaines automnes sont plus riches en rayons que beaucoup d'étés !...
Oui, confusément, il avait espéré cela, l'oncle Narcisse !

Mais à présent, — à présent, oh ! mon Dieu ! c'était l'antéchristement de tout, la suprême douleur, plus affreuse que le premier deuil, parce qu'elle marquait la fin de ce qui vibré encore dans l'âme d'illusion et de jeunesse.

VI
Le soir même, une fièvre ardente s'empara de l'oncle Narcisse ; il avait pris froid dans l'humidité glaciale du bord de la Loire, et une pleurésie compliquée d'accidents cérébraux mit sa vie en danger.

Marthe le soigna avec un dévouement absolu, toute remuée d'espérance et de pitié aux accents du délire où le malade tombait désespérément ses mains amaigries, pleurant elle ne savait quelle fleur frêle, quelle fleur suave qui s'était flétrie et ne fleurirait jamais !...
La jeune fille ne devait pas le savoir. L'oncle Narcisse grêtit peu à peu et ne repara plus de cette fleur mystérieuse. Même, il ne parla plus guère.

Une grande douceur lui était venue, et il réfléchissait longuement, les yeux fixés, dans son lit aux courbes de cretonne ramagée.

Le jour où le médecin lui permit de se lever, il parut prodigieusement en parti.

Petite ! appela-t-il.
Et il avait essayé de retrouver la grosse voix d'avant la maladie.

Mais ce fut un son faible et comme lointain qui sortit de ses lèvres décolorées.

Marthe accourut étonnée.
— Que désirez-vous, oncle Narcisse ? demanda-t-elle avec sa grâce tendre.

— Apporte-moi une glace, ordonna-t-il.
Elle obéit, étonnée, et, alors, dans le miroir, l'oncle Narcisse considéra longuement ses cheveux devenus tout blancs, son honnête visage, naguère énergique et rude, aujourd'hui pâle d'une pâleur de saule, avec des signes de l'âge et de l'inévitable décadence physique.

— Vieux fou, va ! se murmura-t-il à lui-même.
Et se tournant vers Marthe, qui assistait à cette scène sans la comprendre, il ajouta doucement :

— Alors, petite, tu l'aimes ?...
— Elle rougit, désemparée.
— Mais, oncle Narcisse...
Il ferma les yeux pour cacher les larmes qui y menaient.

— C'est bon !... Va le chercher, Jean Teulier !... Il faut savoir pardonner quand on apprends de la tombe !... Tu lui diras que le passé n'existe plus et que... que je consens !
Elle tomba à genoux devant le lit, bouleversée d'inexprimable joie !

— Oh ! oncle Narcisse, oncle Narcisse, comment vous remerciez !... Moi qui vous devais déjà tant, qui n'avais connu un peu de bonheur que par vous !... Quel est donc votre secret pour deviner toujours ainsi ce qui peut rendre les autres heureux ?
L'oncle Narcisse sourit avec une résignation héroïque ; il ne voulait pas dire à cette enfant ignorante de sa souffrance qu'on ne fait guère le bonheur des autres qu'en immolant son propre cœur !

Un inventeur.
"Il n'y a pas, disait quelqu'un, de petites inventions." Rendons donc hommage au docteur Hermann, l'inventeur de la carte postale, lequel vient de mourir à Vienne.

C'est en 1869 que le docteur Hermann exposa son projet dans une brochure intitulée : "Une nouvelle méthode de correspondance par la poste."

LES ORIGINAUX.
Il existe dans la province de Hertfordshire un baron, uniquement, entièrement acquis aux choses du sport. Riche, milliardaire, pieux, il mène une vie heureuse faite de jeux violents, d'exercices de grand air, d'agitation physique.

LES 6

Trois sont mort ! Il y a un peu plus de vingt ans, la similitude des goûts, des aspirations, des aptitudes les avait réunis et de cette association de talents divers était né le célèbre recueil de "nouvelles" toutes de sujets empruntés à l'année terrible.

L'un d'entre eux avait à peine quarante ans, et avec "As sommeil", soulevait des discussions violentes, passionnées, amères, rappelant l'éloquence de romantisme. Quelques années étaient déjà riches d'un glorieux passé littéraire, les autres avaient confiance espérante tout de l'avenir. Ils étaient les "six" des années de Médan : M. M. Emile Zola, Guy de Maupassant, Paul Alexis, Henry Céard, Léon Hennique et Huysmans.

Comment s'étaient-ils connus ? que sont-ils devenus ?
C'est avant la guerre, en 1890, que M. Alexis fut introduit par M. Antony Valabrègue dans le petit pavillon de la Condaminé, où M. Zola vivait alors solitaire avec sa femme et sa mère. M. Alexis arrivait d'Alger en Provence et, avec un point d'alliance, apportait un roman de nouvelles "du pays". C'était un double droit à la bienvenue ; il fut tout de suite de la maison, et ne cessa jamais de lui être fidèle !

Sept ans plus tard, en 1876, M. Zola, qui demeurait alors rue Saint-Georges, ne fut pas peu étonné de recevoir la visite d'un jeune homme frisé comme un moineau, ignoré de lui. Celui-ci, sans ambages, se présenta : "M. Leconte, dit-il, j'ai tous vos livres, et les trouvant très bons, je viens vous voir." Il aurait pu ajouter : "Parce que c'est dimanche et que je ne vais pas à mon ministère." C'était M. Henry Céard. L'ancien frère toujours bon à l'adorer de ceux en l'honneur de qui on le brèche : M. Zola était très étonné, il fut flatté et touché de cette admiration qui se dissimulait si peu, et fit un accueil si cordial au nouveau venu que celui-ci revint quelques dimanches plus tard — il se mandant jamais son bureau — avec un compagnon long, maigre, la tête perdue dans les nuages et comme lui employé de ministère. C'était M. Huysmans, qui venait de faire paraître, en Belgique, "Marthe, Histoire d'une jeune fille", que les éditeurs français avaient refusée, reculant devant les hardiesse d'un débat de vingt-cinq printemps.

C'est un bel ouvrage que M. Huysmans et Alexis avaient lié connaissance. Ce dernier fréquentait alors assidûment à la "République des Lettres", une revue de M. Catulle Mendès, qui publiait "l'Asommeil". Là il rencontra pour la première fois M. Léon Hennique, si enthousiaste de l'œuvre nouvelle, qu'il faisait à son sujet, quelques semaines plus tard, boulevard des Capucines, une conférence destinée à soulever de violentes polémiques. A la suite de la conférence, M. Alexis condamnait M. Hennique chez M. Zola. Le maître et le séide ne se connaissaient pas ! Enfin, ce fut encore M. Alexis qui présenta ses trois nouveaux amis à M. Guy de Maupassant, qui n'avait encore publié qu'un petit volume de poésies et que "Boite de Suif" allait mettre en évidence. Un jeudi soir, tous les cinq en carrosse se rendirent rue Saint-Georges et... ils y retournèrent les semaines suivantes. Ce furent les origines des fameux "jeudis" et des "Soirées de Médan."

De "six", celui qui paraissait le plus fort, le plus vigoureux, M. Guy de Maupassant, le premier s'en est allé, il y a neuf ans, terrassé par le terrible mal qui l'avait fait entrer vivant dans la mort.

Puis ce fut, l'an dernier, le tour de M. Alexis, ce noctambule de la nuit avait fait le jour. Il se levait quand on allumait les becs de gaz et se couchait quand on les éteignait. Cette existence renversée ne laissait pas que de le gêner en certains menus détails, notamment pour se faire raser, ce qu'il n'avait jamais pu faire lui-même, étant d'une myopie exagérée. Pourtant, il avait fini par dénicher du côté des Batignolles, un perruquier près le dépôt des Petites Voitures, qui pour satisfaire aux besoins de sa clientèle de cochers, se tenait ouvert la nuit. C'est en sortant de chez ce perruquier que, passant, un petit jour, en sa maisonnette du parc de Neuilly, il s'affaissa, subitement foudroyé par une attaque d'apoplexie...
Derrière restait M. Zola.

Et les autres ?
A l'ombre silencieuse des convents et des cathédrales, du côté de Saint-Sulpice, M. Huysmans achève une existence écolière rue des Saussaies, dans l'atmosphère pondreuse des bureaux de la Société générale. Peut-être serait-il curieux de l'interroger sur ce qui lui est arrivé sur cette "Marthe" qui lui fut chère.

La bas, du côté de Quiberon en pleine Bretagne, où plane le souvenir de Bixit, de M. de Rocheffé, des Uboans et d'autres héros bretons qui furent chers à M. Henry Céard s'est ordonné un hermitage, loin de la capitale et de sa rue Carnavalet dont il fut longtemps le sous-conservateur. C'est à peine si de loin en loin, il fait encore un rare apparition sur le boulevard ; il achève en rêve une existence qu'il avait souhaitée pleine d'action et de lutte...
Et plus loin encore que M. Céard, à Passy, dans cette rue Decamp qui semble une thébaïde, M. Léon Hennique médite dans le silence sur la "Mort de deo d'Enghien"...

Etrange et fatale destinée de cette pléiade de jeunes qui, à vingt-cinq ans, abandonnaient la vie, plaine de noble enthousiasme, et que virent assouplir la mort, la folie, la désespérance !
Par respect pour ceux qui ne sont plus autant que pour ne pas affliger les survivants, il ne faut pas rappeler la cruauté de heures dernières qui jeta la du sentiment parmi ceux qui étaient si surs ! Espérons pour ceux, que l'avenir leur apportera de core les consolations des autres dans radieux et des beaux couchés de soleil !

UNE RUDE GAILLARDE

Une athlète fameuse, "Miss Athlète", s'est depuis quelque temps retirée des arènes, où elle rivalisait avec les plus forts athlètes de sexe laid.

Miss Athlète, fille et petite fille d'athlètes, est née à Angle en 1868. Ses parents, tout en ne négligeant en rien les soins de son éducation intellectuelle, la dressèrent aux exercices athlétiques et ses progrès furent tels qu'à dix huit ans elle débatait dans ses exercices de force "l'Eden Alhambré" de Bruxelles.

Ses succès furent nombreux ; elle parcourut toute l'Europe, et faisait acclamer partout et se reconstruit mille part un stable de son sexe qui part rivalisa avec elle.

En 1892, elle se rendit à Londres chez le professeur Atkins et, devant un jury qui lui donna le titre de "championne du monde", elle exécuta la tour suivante :

Tenir sur la nuque une bal de 50 kilos à laquelle étaient accrochés six personnes d'environ 70 kilos chacune ; jeter à des mains 50 kilos ; arracher d'une main 25 kilos ; la croix de 40 à la main gauche.

Aujourd'hui Miss Athlète, mariée et mère de trois enfants qu'elle adore, vit paisiblement à Saint-Nicholas, très respectée, on comprend ça — de ses coteyans des deux sexes.

AFFREUX ACCIDENT.

Austin, Texas, 22 novembre. Pendant une visite officielle du général Frédéric D. Grant, de l'armée de l'Union, commandant de département de Texas, au gouverneur Sayers, hier, Bob Roberts, chat tirer une salve en l'honneur du président de l'armée, a eu le b. surné et a été blessé au corps par l'explosion d'un des canons. Il se rétablira.

Interview du président Marquis.

New York, 22 novembre. — président Marroquin, de la Colombie, s'est ainsi exprimé dans l'interview personnelle effectuée la question de canal, télégraphique correspondant de "Harold" à Bogotá, Colombie.

"Je suis favorablement disposé à voir signer un traité avec les Etats-Unis et j'ai déjà ordonné que les prochaines élections soient tenues en janvier et que le résultat soit assuré en moins de six semaines."

"Si la guerre dans la république n'est pas terminée vers cette date, que je convoquerai le Congrès, mais de manière à ce que la dernière question considérée soit d'un traité avec les Etats-Unis."

Mort de l'Hon. T. LOMAX.

Mobile, Ala., 22 novembre. — D'après le Montgomery dit l'Hon. Tennant Lomax, qui pendant plusieurs années a été général de la cour de circuit de Montgomery et qui était considéré, des premiers avocats de l'Alabama, est mort ce matin.

Il était âgé de quarante-quatre ans. M. Lomax était membre du dernier convention constitutionnelle et aussi un des quarante Pythons les plus marquants Etats-Unis. Il fut un délégué aux conventions nationales de 1886 et 1890.

En 1891 il fut nommé chancelier commandant des Chevaliers de la Rose dans l'Alabama et il fut représentant suprême de l'Alabama à la législature de San Francisco en août dernier à San Francisco. C'est en s'y rendant qu'il fut malade à la Nouvelle-Orléans.